

Le thème de l'atelier proposé par Janine :

Bonjour mes amis

Devant l'avalanche de beaux textes qui m'ont assez bouleversée je dois le dire, je vous propose un sujet original comme une barque, amarrée tout près de chez vous au fond de votre jardin.

Le voici je l'ai pris dans O-F ce matin. C'est une introduction au livre Neverland de Timothée de Fombelle :

Je suis parti ce matin d'hiver en chasse de l'enfance. Je n'ai rien dit à personne. J'avais décidé de la capturer entière et vivante...

A bientôt ces délicieux plaisirs de vous lire et de vous entrelire !

Janine

Alors, voici les pépites qui sont arrivées et que je mets à jour dès que j'ai un nouvel envoi...

Fille unique j'étais, à la sortie de la guerre. Huit ans cela à durer.

Puis est arrivée Françoise en 1948, Maryse en 1950. J'ai beau me creuser la cervelle, je n'ai aucun souvenir de mes sœurs bébés, puis enfants...

Je me demande si je n'ai pas été jalouse de l'arrivée de Françoise, elle m'enlevait mon statut d'enfant unique. Pourtant, pas de trace dans ce passé, de câlins de ma mère et aussi de mon père.

Que partager avec une sœur qui a huit ans de moins, et l'autre dix ans?

Je sais gré à ma mère de ne pas m'avoir fait endosser un rôle de seconde maman. Ce n'était pas rare à cette époque, que la demande soit faite à l'aînée.

Tout de même dans un coin de ma mémoire me revient un événement pas du tout agréable. C'est flou, je vais restituer ce qu'il m'en reste.

Je rentrais je pense, j'étais sans doute partie jouer avec ma copine dans les décombres ou rendre visite aux ouvriers qui déblaient le terre-plein derrière la maison. J'étais guillerette. C'étaient de chouettes moments que ceux-ci. Les jeux dans les décombres nous étaient interdits. L'interdit est tellement agréable à transgresser. La rencontre avec les travailleurs était joyeuse, ils nous faisaient cadeaux de certains objets qu'ils trouvaient dans les gravats. Donc, je rentre à la maison où je suis accueillie par une mère très en colère. Elle me reproche d'avoir abandonné mes sœurs, l'une dans le parc, l'autre dans son berceau, qu'elle était revenue à temps pour dégager Françoise qui avait passé la tête au travers des barreaux de son parc.

Voilà lecteurs, lectrices un souvenir d'enfance, qui pour, être franche, je ne suis pas sûre de son existence. C'est peut être un cauchemar de mon enfance. J'en faisais beaucoup dans ce temps.

Josette JOurdan

MON QUARTIER D'ENFANCE

Mon enfance a été enchantée par les copains durant tant de soirées animées. J'habitais un quartier peuplé de jeunes parents avec leurs enfants. J'ai eu cette chance de partager mon enfance avec eux.

Une fois la journée scolaire puis le repas du soir terminés nous allions frapper aux portes des maisons voisines pour demander si les uns les autres « pouvaient venir jouer ! ». Le groupe d'enfants s'étoffait au fur et à mesure que les portes s'ouvraient.

Les jouets ? Il n'y en avait pas besoin : les cachettes, les cabanes, les courses de vélo et de rollers, les histoires racontées, les dessins sur le bitume à la craie voire les guerres de clan nous distraient à souhait.

Peu importe notre écart d'âge ou la différence de sexe, peu importe l'heure qu'il était, peu importe les risques encourus, notre seule envie c'était de rigoler, courir, chanter, danser, grimper, hurler à s'en épuiser.

Un temps de joie intense arrêté brutalement par l'appel des parents pour le retour à la maison.

Un temps de joie qui a disparu avec les années passantes. Le quartier depuis est redevenu calme, vide, un peu triste.

La joie des enfants est partie. Quel vide, quel manque pour moi devenu adulte. Mon souhait maintenant est de permettre à mes futurs enfants de donner vie à leur quartier.

Nicolas Hommet

En chasse de l'enfance

Comme je dois rattraper beaucoup de retard. Mon intention est d'attaquer la poésie en premier ainsi je me tiens dans le courant des propositions d'écriture. Le mot enfance je le prendrai par la menotte ainsi seront les retrouvailles. Mais voilà qu'il est arrivé plus vite que je ne le pensais.

Les choccos BN en bande accordéon que ma mère n'achetait pas, j'aurais tant voulu. Kikine ma copine, sa mère était épicière, alors au goûter elle mangeait des choccos. Je salivais de la voir croquer à belles dents. Lorsqu'elle en partageait un avec moi. Le sucré du sablé et le chocolat me régalaient. En plus il avait une saveur bien particulière la saveur de la camaraderie.

Au-dessus de ma lèvre supérieure, une marque discrète celle de la varicelle. Rendre visite un jeudi après-midi à ma copine Guéguette malade. Allongée dans son lit blottie contre elle, nous rigolions insouciantes. Et en partant, sa mère me tendait un bocal de bonbons. Prends s'en deux disait-elle. Elle était épicière.

Le café du centre commerce de ma mère ouvert sept jours sur sept. Il m'est arrivé de louper la classe de CM2 pour des raisons familiales. Dans les campagnes avoisinantes. J'allais représenter ma famille aux enterrements. Commerce oblige ! Je partais en voiture avec trois et parfois quatre commerçants du quartier.

Pour les condoléances nous défilions les uns derrière les autres et nous serrions la main aux membres de la famille. Voyant leur peine les larmes me venaient aux yeux, d'autres fois j'avais envie de rire. Je ne me posais pas de questions. Ensuite après la cérémonie, église et cimetière, les hommes buvaient un coup au bistrot du village avant de rentrer et causaient de choses et autres, surtout des commentaires sur les gens. Un pschitt m'était offert, contente d'être de l'autre côté, je veux dire cliente.

Souvent cela avait lieu le matin, si je rentrais avant midi, je revenais à l'école. La directrice m'ouvrait avec un commentaire "ce n'est pas la place d'une gamine de 12 ans". Je n'y prêtais pas attention.

La géo, l'histoire, le calcul et l'orthographe m'agrippaient et me serraient dans leurs cours. Ma place d'écolière reprise, j'oubliai mon rôle d'ambassadrice le temps d'un office religieux.

Christine Lefort

J'ai été une enfant libre et heureuse dans les arbres.

Tout me revient en ce printemps calamiteux où l'enfermement est la règle et que je marche chaque jour avec Micheline dans les chemins autour de chez nous.

Les chênes, mes beaux chênes me font des signes d'amour avec leurs longues branches :

« Viens ! Viens ! » me disent-ils. Leur voix douce est la voix du vent. Leurs feuilles à peine nées, petites griffes vertes, s'accrochent comme nuées aux branches. D'en bas, je les regarde comme autant de mains qui m'invitent à monter. Je cligne des yeux et je me souviens.

Je me souviens du premier mouvement. Les mains sur la branche basse, je basculais en arrière, la tête en bas, pour hisser les jambes et me rétablir ensuite en m'agrippant au tronc rugueux.

Puis je montais aussi facilement que l'escalier d'un château royal, de branche en branche. Le chêne les offre presque à l'horizontale.

J'avais mis un jean, un pull et de vieilles bottes bien serrées qui me protégeaient les mollets dans mes courses à travers les champs. L'escalade supposait d'être à l'aise dans ses habits.

Certaines branches permettaient de s'asseoir confortablement, dos bien calé contre le tronc. Je pouvais rester là-haut pendant des heures, éblouie par la vue, comme d'un nid d'oiseaux.

De là-haut j'apercevais les jardins à l'arrière des maisons, les petits poulaillers. Les adultes me semblaient industriels, accablés, captifs entre les maigres haies.

Dans mon arbre j'étais libre et oisive, reine et sereine, fille du vent, échevelée et philosophe.

A mes pieds les vaches mâchonnaient la fin de journée.

L'été nous allions dans le midi. Le figuier de mon grand-père, généreux et parfumé, nous offrait d'autres connaissances.

Planté dans un coin de la cour il était tordu, ses feuilles géantes et vernies nous faisait parasol à nous les enfants. Ses branches s'inclinaient vers le sol nous comblant d'ombre et de fruits au cœur de l'été brûlant.

A chaque saison ses arbres, amis de liberté et d'aventure... Mais qu'est-ce que j'ai foutu après ?

Je peux le dire, rien d'aussi important que ces balades d'enfance insouciante dans les arbres.

Annick

Eté 1968 : au bord de la mer

Tous les après-midi, mon frère, mes deux sœurs et moi partons chez ma grand-mère qui habite à 100 mètres de la plage. De chez mes parents, à pied, ce n'est pas bien loin. Mon frère aîné prend au sérieux ses responsabilités et nous fait traverser sur les bons passages. Ma grande sœur porte le panier-goûter et les serviettes de plage et moi je roule la poussette de la petite dernière qui a 4 ans.

Dès notre arrivée chez «Mémère », nous laissons la petite sœur qui va faire sa sieste et nous prenons en courant la direction de la plage.

Nous retrouvons tous les mêmes du quartier du « Hameau de la Mer ». Un sentiment de liberté. Nous sommes sans les adultes livrés à nous-mêmes. Nous ne risquons rien avec nos sandalettes en plastique, nous sautons de rocher en rocher, pataugeant dans les grandes mares d'eau, perturbant la sieste des crabes et des crevettes.

Bâtisseurs, nous édifions des forteresses avec du sable bien mouillé. Le château est perché. Les plus grands figent les remparts. Les filles ramènent de l'eau dans des grands seaux. On est tous bien occupés. Nos imaginations débordent, des histoires de chevaliers, de dragons, des cachettes souterraines....

Enfin, à l'horizon, le Car-ferry rouge, il est 16 heures. C'est le signal, on peut se baigner. Peu importe le temps qu'il fait nous courrons tous dans l'eau. C'est la course du plus courageux. Elle n'est pas toujours chaude.

De sa fenêtre, ma grand-mère peut nous voir. Elle jette parfois un coup d'œil. Elle connaît tous les enfants du coin. Elle sourit de nous entendre rire et chanter. Elle vient nous rendre une petite visite. J'adore la voir apparaître, elle est reconnaissable avec son châle tout coloré. De loin, elle nous fait des signes. Elle nous apporte des petits pots de glace vanille-chocolat et vanille-fraise.

Elle étale une grande couverture et on s'assoit tous autour d'elle. Nos cheveux sont mouillés et nous grelottons après la baignade. Nous sommes un peu protégés du soleil ou du vent par la barque de mon grand-père « le capitaine ». Mémère nous raconte des histoires de pirates, de contrebandiers, des échoueurs.

Nous aimons tous l'écouter.

Puis elle repart. Ses histoires nous laissent songeurs.

Cette plage n'existe plus. A la place, ils ont construit le boulevard de la Saline. Dommage.

Micheline

Fuite buissonnière

Blanc et noir
noir et blanc
blanc et noir
un vrai contraste de négatif de la vie
depuis tout à l'heure

J'ai photographié ça pour mon album rétro
le landau à grandes roues
la poupée aux yeux délavés et aux cheveux platines
et les pochettes de disques vinyles

Et j'ai pensé que j'étais là
assis sur le canapé de velours vert
dans la soirée
présent au monde
toujours à l'affût

J'ai eu envie de pas faire grand chose
me rappeler de ma jeunesse
autrefois ici
"attraper l'immatérialité du temps"

Je me souviens nous regardions
le merle noir à bec orange
qui chaque jour comme aujourd'hui
picore dans le cerisier
toujours intacte sur la pelouse

Je glane encore les cris des enfants
les textes d'Anne Sylvestre
Je joue encore au cluedo
qui a donc tué le Colonel Moutarde avec une matraque
dans le salon ce 20 avril 1975 ?

Mystère et boules de gommex
odeurs de patchoulis
Je recommence la prise
du vieux papiers à grandes fleurs

Reviens maman avec ta robe à fanfreluches !
ainsi que notre griffon qui remue la queue
Recroises notre regard cousine en barboteuse !
Retiens ton vol passé innocent !

Je recommence les photos vintage de vestige
ainsi j'entrecoupe aujourd'hui et hier

Claire Duval

29ème jour,

Avec du retard mon enfance arrive, mes neurones ces derniers jours sont au ralenti, je me traîne heureusement le soleil est là.

Douce et heureuse enfance,

Que sont devenus ces jours d'insouciance,

Blondinette aux bouclettes dorées

Je m'épanouis, joufflue et rondelette,

Dans ce cocon familial si douillet.

Mes parents étaient peu argentés,

Alors, pas de vacances, mais je n'étais pas peiné,

Je jouais à la poupée, à la maîtresse,

Je sillonnais les routes de la rue Saônnet,

Avec mon beau vélo rouge, je roulais à toute vitesse,

C'était un cadeau de Noël, mon trésor, ma merveille,

Je filais à toute allure, je pédalais à perdre haleine,

Jamais je n'ai connu joie pareille

Je rentrais exténuée, en sueur mais heureuse,

Dans un bain que me préparaient maman,

Dans un baquet en guise de baignoire, je patageais,

Maman me savonnait, me frottait, des chatouilles me caressent,

Oh, combien ces souvenirs si chers à mon cœur,

Dans ce temps de confinement sont doux à ma mémoire.

Martine

Samedi 11 avril

Nous avons élu domicile sous l'abricotier. Sous les frondaisons vertes, assises dans les transats, elle et moi. Ca commence dès la fin de matinée, "tu viens dehors maman ?".

Comme un appel du dehors. Une nécessité. Nous sortons les chapeaux, la crème solaire, les livres, les verres de soleil.

Au soleil les doigts de pied ! Au soleil les bras, les jambes, entremêlées ! Entre quelques pages, nous observons les oiseaux, écoutons leur chant, nous leur inventons même des prénoms. Le rouge-gorge a besoin qu'on l'entende, répétant à tout va la même phrase musicale. Nous le baptisons Marie-Jeanne. Il passe d'arbre en arbre, le pommier, le frêne, les étranges pins du voisin, et puis il est au-dessus de nos têtes, à la cime de l'abricotier. Nous l'entendons sans pouvoir le voir, l'arbre commence à être feuillu. Nous poursuivons nos lectures, les jupes relevées sur nos cuisses, peu importe personne ne nous voit, nous sommes les reines du jardin, les jolies fleurs de la rue, rien ne nous arrivera. Des écoliers en vadrouille pendant le confinement

Claire Larquemain

Samedi 11 avril

Je me promenais dans la ville vide mais au détour d'une place, je me retrouve en présence d'un groupe de dizaines d'écoliers portant pèlerine et cartable sur le dos. Je m'inquiète de leur passage dans ces lieux, surtout que les distances de sécurité d'un mètre entre eux ne sont pas respectées. Ces charmants bambins me répondent qu'ils sont bien au courant du confinement mais qu'ils ont eu l'autorisation de se regrouper dans leur école pour le recensement.

J'entre à l'intérieur de l'établissement scolaire où je rencontre quelques enseignantes. En discutant avec elles et avec le personnel de service, tous très sympathiques mais sans aucune protection recommandée, j'apprends qu'il est nécessaire de compter physiquement les élèves un par un pour que le recensement puisse être juste et précis.

Je ne peux pas m'empêcher de faire un jeu de mots sur le compte et le conte et j'avoue à toutes ces personnes mon savoir-faire en tant que conteur. Les maîtresses sont ravies et me proposent de venir conter dans leur école après le confinement. Ensemble, nous repérons l'endroit propice à ce genre de spectacles et après un échange de grands sourires et d'amabilités sincères, nous nous quittons.

Malheureusement, j'ai oublié de prendre l'adresse de l'école, mais que voulez-vous, on ne peut pas penser à tout quand on rêve une nuit de confinement.

Jean-François

Le panier de Jeanne

Ma grand-mère Jeanne était invincible. Enfant, je ne saisisais que la partie émergée de cette invincibilité, sans d'ailleurs en avoir vraiment conscience. Comme toute femme, si elle avait cédé le bout de la table à mon grand-père, elle régnait maîtresse sur la maisonnée et sans doute, sur nous tous. J'étais admirative de son énergie et des quantités de choses qu'elle était capable d'accomplir, la plupart du temps dans la bonne humeur. Confectionner des confitures, vider des volailles, dessabler les bulots, faire dégorger les escargots, tourner la bouillie, préparer la teurgoule, stériliser des bocaux, cuire crabes, moules et toutes sortes de coquillages et bouquets que nous ramenions de nos pêches à pied miraculeuses. Elle avait été, j'imagine aujourd'hui, très tôt à bonne école et régnait en sa cuisine, toujours prête à accueillir nos cueillettes de mûres ou nos chasses à l'escargot, pour produire des mets que nous serions heureux et fiers de partager plus tard autour de la grande tablée que tout ami et proche pouvait rejoindre à toute heure.

La maison de famille, en granit, ouverte les week-ends et aux vacances, était un lieu de vie sans pareil, où l'on avait depuis longtemps renoncé à chasser le sable du sol. Dans la pièce à vivre, les placards n'étaient jamais vides de bière et d'Orangina. Pour sûr le grand coffre en bois renfermait toutes les pointures possibles de sandales en plastique et le petit âtre crépitant les dimanches d'hiver, se rassasiait autant de rires d'enfant jouant près de lui aux cartes, que de marshmallows grillés sur des baguettes de bois. Cette maison, ce petit monde existait parce que Jeanne. Je garde tant de souvenirs heureux, sous le toit de Diélette, que les écrire reviendrait à faire un inventaire à la Prévert, la qualité du texte en moins. Aussi me limiterais-je à coucher ici un moment en particulier, celui où, gamins que nous étions, accrochés à son tablier, nous réclamions impatients, qu'elle désigne celui qui aurait la joie d'accomplir cette tâche qu'elle avait l'habitude de confier peu avant le repas.

Je me souviens exactement ce que cela fait, lorsque après un silence de réflexion, elle pose sa main bienveillante sur le haut de ma tête. Me voici cérémonieusement élue, ayant à cœur d'accomplir ma mission et de rendre fière notre chère grand-mère. Aussi saisis-je l'objet de métal, bien souvent posé dans la cuisine sur le rebord de la fenêtre basse, donnant sur la cour de la maison. En sautillant, je quitte la cuisine, les semelles de mes chaussures râpant sur les grains de sable couvrant par endroit les tomettes vaguement art-déco de la pièce à vivre. Je me retrouve dehors, dans cette cour au sol de béton sableux, séparée de la route par de bas murets surmontés d'une simple barre de plastique blanc. Combien de fois avons-nous par mégarde envoyé balles et ballons sous les roues des voitures ?

Ma grand-mère ouvre la fenêtre et retourne un court instant à son évier avant de m'adresser entre ses deux mains trempées, cette grosse fleur de feuilles vertes que je m'empresse de recueillir dans mon panier métallique. Je me pose alors au milieu de la cour,

un pied en avant, un pied en arrière, le corps bien vertical, parallèle à la façade de la maison. Après avoir refermé les anses du panier, je le fais alors voler d'avant en arrière depuis le bout de mon bras droit. Le mouvement balancier pris par le panier, secoue alors la salade prisonnière. De petites gouttes d'eau froide giclent dans l'air et s'écrasent au hasard, sur mes jambes nues, mes bras, mon visage. Je ris de ce bonheur simple qui m'a été ainsi accordé, faisant fi des moues boudeuses de mes cousins et sœur restés derrière la fenêtre. L'eau mécaniquement vaporisée par le panier à salade, me procure un plaisir unique. Evidemment il fallait revenir dans la cuisine, couper court à cet instant, car c'était le moment de passer à table. Mais je crois que Jeanne, de bon cœur, nous laissait toujours traîner un peu plus dans la cour avant de nous appeler. A cette époque, il ne m'était guère possible de comprendre combien notre enfance, insouciante et douce, pouvait lui être si précieuse, elle qui n'en eût pas.

Je ne savais pas encore, comme Jeanne était réellement invincible...

Claire Larquemain

Le chemin de halage

Lorsque je ne peux plus faire mes activités, celles qui organisent ma vie, quand tous les jours se déroulent de la même manière, sans programme, sans imprévu. Quand la routine devient mon quotidien. Moi qui ai toujours eu horreur de cela. Pour ne pas tomber dans une déprime redoutable, je me dois de réagir. Aujourd'hui un déclic à eu lieu. Je me suis mise à faire un petit exercice, rechercher le positif dans le confinement. Puisqu'une des seules activités permise est de sortir tous les jours, pendant une heure, à un km autour de chez moi. Munie de mon attestation, mes papiers d'identité, mon téléphone, je sors. Sauf, je ne respecte pas le km autour de chez moi. Je n'ai pas été contrôlée ouf !!. Que de découvertes. Le chemin de halage vers Candol. La dernière fois où j'y suis allée, je devais avoir 18 ans, c'est là que j'ai commencé à fumer, quel dommage!! C'est fait, j'y ai trouvé beaucoup de plaisir. Tant pis si je le paye très maintenant. Je me souviens d'un lieu où nous allions, il s'appelait le Recreuil, il y avait des sangsues, j'en avais un énorme dégoût. Je ne me rappelle plus les noms des copains et copines qui m'accompagnait, c'est cela aussi le confinement. L'enfance qui me revient est floue, certains lieux, ont complètement disparus. Parfois, dans certains endroits, je m'arrête, je ferme les yeux, je vois une maison, je la trouvais très belle, pourquoi a t'elle était démolie? Mystère.

Ma balade sur le chemin de halage, seule ou presque, j'admire la nature, la forme que certains arbres ont pris avec le temps, cela en fait pour moi des arbres remarquables. Puis m'apparaît, de l'autre côté de la vire un château, il est beau, je pense que c'est le château de la Vaucelle. Je flâne, j'écoute les bruits, je mets de la distance entre les passants et moi. J'entends le vrombissement de voitures. Je décide d'aller jusqu'à cet endroit. Chose rare dans mes promenades, je rencontre mon copain Syrien, nous nous parlons de loin, il ne va pas bien, normal. Arrivée au viaduc de la 4 voies, je fais demi-tour, rentre tranquillement chez moi.

Si dans la ville, les gens sont rares, les voitures y sont nombreuses. La mise à distance avec les autres m'est désagréable, comme si tout d'un coup ils étaient devenus mes ennemis. Pour le lendemain mon lieu de déplacement était tout trouvé, j'allais aller de l'autre côté de la Vire, voir de près le château de la Vaucelle. Rechercher dans ma tête le trajet, m'a bien occupée, même dans mes réveils nocturnes, j'y pensais...

Découvrir ou redécouvrir ma ville est l'un des agréments de ce terrible confinement qui bouffe mes neurones.

**Josette,
4 mai 2020**

Mise à jour du 18/05/2020